

# miklós molnár marx, engels et la politique internationale

Extrait de la publication



idées/gallimard





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1975.*

## INTRODUCTION

*Le vieux Friedrich Engels, jusque dans les années 1890, prodiguait encore volontiers des conseils et des avis au sujet du colonialisme ainsi que d'autres problèmes de politique mondiale. Convaincu que le capitalisme et son système mondial touchaient à leur fin, il prévoyait notamment à plus ou moins brève échéance l'écroulement de la vieille Chine, l'invasion de l'Europe par la main-d'œuvre chinoise et la crise générale qui en découlerait et ne manquerait pas de produire les effets révolutionnaires si longtemps attendus<sup>1</sup>.*

*Ses interlocuteurs, dont le futur « renégat » Karl Kautsky, faisaient bon usage du calme olympien qui caractérisait l'attitude d'Engels, sans pour autant prendre au pied de la lettre tout ce qu'il disait à propos des conquêtes coloniales. Engels, à vrai dire, ne se rendait pas compte du fait que l'expansion planétaire de la bourgeoisie occidentale par la colonisation lui éviterait la chute. Le mot impérialisme, qui devait faire fortune grâce à Lénine surtout, manquait à son vocabulaire sinon à son horizon. Aussi ses succes-*

1. Voir lettres à Danielson (22 nov. 1892), à Laura Lafargue (nov. 1894), à Kautsky (23 nov. 1894), à Sorge (10 nov. 1894).

seurs, fussent-ils des marxistes orthodoxes, des révisionnistes ou autres révolutionnaires, ont trouvé très peu d'appui pour leur politique propre dans les idées des pères fondateurs.

Il en est de même pour d'autres écrits de Marx et Engels sur la politique internationale. Leurs féroces diatribes contre la Russie, par exemple, auraient difficilement fait l'affaire des bolcheviks. La Chine de Mao ne semble pas non plus pressée d'afficher leurs jugements souvent méprisants sur l'Empire céleste.

En tout cas, marxistes de tous les temps et de tous les bords se méfiaient un peu de l'ensemble disparate et souvent déconcertant des écrits de Marx et Engels au sujet de la politique internationale. Mieux encore : on les ignorait. Il fallut un siècle pour publier notamment l'ensemble des écrits ayant trait aux problèmes coloniaux.

Aussi dans l'énorme littérature sur Marx et le marxisme, il n'existe aucune étude complète sur Marx et sur ses vues en matière de relations internationales. L'on a beaucoup écrit sur Marx et Engels et la question nationale<sup>1</sup>. Certains commentaires précieux de Riazanov portent sur la question d'Orient et la guerre de Crimée entre autres, et depuis une dizaine d'années la théorie de Marx sur le « mode de production asiatique » est devenue un sujet à la mode<sup>2</sup>, mais à l'exception de quelques articles de revue ou chapitres d'ouvrage on n'a pas encore tenté d'analyser le rapport entre ces thèmes et l'éventuelle conception globale qui s'en dégage.

1. Parmi les ouvrages récents, voir Horace B. Davis : *Nationalism and Socialism. Marxist and Labor Theories of Nationalism to 1917*, Monthly Review Press, New York and London, 1967.

2. Voir *infra*, chap. iv, p. 190 sq.

*Il se peut certes qu'il n'en existe aucune. Contrairement aux questions économiques ou à certains problèmes de la révolution ou de l'État, Marx et Engels n'ont laissé à la postérité aucune véritable théorie des relations internationales. Mais ils ont laissé peut-être davantage qu'on ne soupçonne en général, à savoir un ensemble d'idées qu'ils n'ont certes pas rassemblées eux-mêmes de manière systématique mais qui ne manquent pas nécessairement de cohérence.*

*C'est précisément la question qui est à l'origine de cette étude : y a-t-il ou non une conception globale ou, tout au moins, des concepts partiels de relations internationales chez les deux grands théoriciens du socialisme ?*

*Quoi qu'il en soit, il faut interroger les textes d'abord. Ce n'est qu'en organisant ces écrits dispersés qu'on peut tenter de juger leur cohésion, leurs limites, leurs contradictions. C'est dire également qu'il faut d'abord rassembler ces idées et les présenter avec tous les aléas et toute la part d'arbitraire que comporte pareille entreprise. Il n'existe aucun fil conducteur biographique pour faciliter la tâche. Engels, nous l'avons dit, s'est livré à des réflexions sur la politique internationale jusqu'à la fin de ses jours. Marx également. En ce qui concerne l'éveil de leur intérêt, il nous est donné au moins un point d'appui : on ne trouve pas trace de politique internationale dans les écrits de jeunesse. On voit apparaître quelques idées précises chez ces deux auteurs dans les textes datant de 1847. Après cette date, elles se trouvent éparpillées sur une quarantaine d'années avec, ici et là, quelques périodes de concentration que nous relèverons dans le premier chapitre. Mais ces points de repère fragiles ne suffisent pas à éviter les dangers et les difficultés de leur assemblage. Dispersés dans le temps, ces textes*

présentent aussi une grande diversité quant à leur genre, leur nature, leur style et leur provenance. L'annexe bibliographique fournit quelques explications, et le chapitre premier en donne d'autres, d'ordre biographique. Relevons toutefois d'emblée qu'il s'agit en tout d'environ mille textes dont la moitié sont des articles de journaux et le reste des extraits et des lettres.

C'est la diversité des sujets enfin qui rend malaisée toute tentative de synthèse. Marx et Engels ont écrit des textes divers sur une vingtaine de pays européens ainsi que sur l'Inde, la Chine, l'Afghanistan, la Perse, l'Algérie, les États-Unis, le Mexique, etc. Ils les ont traités du point de vue économique, historique, politique, culturel, religieux et dans la perspective du développement social aussi bien que dans celle de la révolution, à travers les âges, de même que dans l'optique de l'actualité. Dans le choix des textes, il fallait par conséquent éviter de tout confondre : affaires internationales, histoire, politique, question sociale, problèmes de la révolution. Aussi le gros des textes retenus ne concerne-t-il que la politique entre les États : affaires diplomatiques, militaires, coloniales. Y sont inclus pourtant des textes d'ordre politique et social concernant les pays non européens. En effet, les problèmes de l'Inde ou de la Chine, et même des États-Unis et de la Russie, constituent chacun un tout indivisible dans l'optique de Marx. Il les traite dans la perspective globale de la politique mondiale ou plus exactement dans une perspective européenne prolongée au-delà du vieux continent. Aussi de nombreuses considérations économiques, historiques et culturelles se trouvent-elles intégrées parfaitement à ces textes, ce qui, de toute évidence, n'est pas le cas pour les écrits ayant trait à l'Angleterre ou à la France, par exemple.

*Un choix délicat et une délimitation difficile enfin demeurent en ce qui concerne les écrits de Marx et Engels sur leur sujet de prédilection : la révolution. Dans un certain sens, tout, chez Marx et Engels, est inséparable de cette préoccupation centrale. Nous avons essayé, surtout à propos du problème des nationalités, d'en tenir compte tout en refusant catégoriquement de noyer l'objet de cet essai dans un mélange d'idées inextricables. Il existe, chez Marx et Engels, nous disions, sinon un concept ou une théorie, du moins un ensemble d'idées clairement exposées en matière de politique internationale. Ce sont ces idées que les chapitres qui suivent tenteront de dégager et de présenter.*

*Quant à l'organisation de ces matériaux inégaux et dispersés, tantôt disparates, tantôt enchevêtrés, nous avons choisi un ordre thématique assez grossièrement découpé en quelques divisions. En dépit des inconvénients, d'ordre chronologique notamment, c'était le seul moyen de faire ressortir les points principaux du sujet de cette étude. Ils coïncident, nous en sommes convaincus, avec les préoccupations réelles en la matière des deux auteurs qui ne peuvent plus ni corroborer ni infirmer notre méthode.*



# I

## *De l'idéologie allemande à la réalité du combat européen*

Le *Manifeste du parti communiste* est en général considéré comme un début. C'est le premier produit de la pensée de Marx et Engels arrivé à maturité. D'un autre côté, il appartient cependant au passé de ces deux auteurs, au passé marqué encore par la prédominance de l'idéologie, sa primauté même par rapport à l'expérience pratique<sup>1</sup>.

Publié en février 1848, le *Manifeste* était en effet déjà dépassé à maints égards par les événements ou allait l'être en l'espace de quelques mois. La révolution ne se substituait pas à la politique. Le prolétariat était loin de « s'ériger en classe dirigeante de la nation, devenir lui-même la nation » pour en finir, dans chaque pays, avec sa propre bourgeoisie. Plus loin encore étaient les prolétaires de tous les pays de s'unir et la révolution prolétarienne d'aboutir. Le jour où, en même temps que l'antagonisme des classes, devait tomber « égale-

1. Parmi les ouvrages antérieurs au *Manifeste*, deux en particulier constituent des étapes importantes dans l'évolution de la pensée des deux auteurs : Karl Marx : *Manuscrits de 1844*, Éditions Sociales, Paris, 1962 ; Karl Marx-Friedrich Engels : *L'idéologie allemande*, Éditions Sociales, Paris, 1968.

ment l'hostilité des nations entre elles » n'était pas le lendemain pas plus que celui de l'abolition simultanée de l'exploitation de l'homme par l'homme et d'une nation par une autre nation.

Simple erreur de calcul de la part des auteurs du *Manifeste*, erreur due à leur impatience révolutionnaire? Simple prolongation donc de l'ère de la bourgeoisie? Peut-être. De toute façon, la parenthèse historique qui s'ouvrit en 1848 — pour autant qu'il s'agisse d'une parenthèse — n'est toujours pas refermée.

Fait plus grave, les perspectives de parachèvement de l'évolution du monde bourgeois prévues dans le *Manifeste* s'éloignaient également. Les cloisonnements nationaux n'étaient point prêts à céder la place à l'unité universelle du monde... « ... Les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples », appelés, selon le *Manifeste*, à disparaître « de plus en plus avec le développement de la bourgeoisie, la liberté du commerce, le marché mondial... », allaient au contraire en augmentant.

L'aspect politique continuait à dominer l'aspect social et économique ainsi que la diplomatie des États les intérêts universels. Quant au « problème des nationalités », si lourd de conséquences, en fait de se mourir, il ne faisait que commencer.

Construction trop abstraite, le *Manifeste* ne correspondait pas à la réalité européenne. La révolution qui éclata en février en France et en mars en Allemagne ne fut point « le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne ». De plus, ce prélude lui-même, la révolution bourgeoise, s'est révélé très différent de l'idée que Marx et Engels

s'en étaient faite quelques semaines avant son apparition.

Les deux jeunes auteurs, hérauts d'une révolution qui devait décevoir leurs espérances, ne tardèrent pas à rectifier leur position. Sur le plan théorique, on le sait, ils ont apporté des correctifs aux thèses du *Manifeste* dans toutes les introductions écrites pour les éditions postérieures, notamment en 1872, 1882, 1883, 1888, 1890, 1892. Une autre introduction d'Engels, écrite lors d'une réédition des *Luttes de classes en France (1848-1850)* de Marx en 1895, apporte même une réévaluation totale de la situation à la veille et au début de la vague révolutionnaire de 1848. Sur le plan économique, Engels admet que l'histoire leur a donné tort. « Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était alors bien loin encore d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste<sup>1</sup>. »

Quant à la situation politique, Engels déclare qu'ils étaient, Marx et lui-même, « dans la hantise de l'expérience historique passée, et notamment celle de la France ». Aussi leurs idées étaient-elles « fortement teintées des souvenirs des modèles de 1789 et de 1830 ». L'extension, en 1848, de la révolution à toute l'Europe, et, plus tard, les événements de juin à Paris les avaient encore confirmés dans leur conviction que « le grand combat décisif était commencé, qu'il faudrait le livrer dans une seule période révolutionnaire de longue durée et pleine d'alternatives, mais qu'il ne

1. Marx et Engels : *Œuvres choisies en deux volumes*, t. I, p. 121 de l'édition du Progrès, Moscou (s. d.).

pouvait se terminer que par la victoire définitive du prolétariat<sup>1</sup> ».

Voilà comment Engels résume, presque un demi-siècle après, l'erreur de jugement commise au temps du *Manifeste* et de 1848. Mais sur-le-champ déjà, Marx et Engels se jetèrent dans le combat et firent connaissance avec la réalité, une réalité infiniment plus complexe que n'avait été leur prévision, avant, et leur appréciation au moment de la révolution.

Le poste de combat que Marx et Engels occupèrent, à savoir la rédaction de la *Nouvelle Gazette rhénane*, se révéla en même temps un poste d'observation privilégié. Établie à Cologne, la *Gazette* se trouvait au cœur du pays rhénan et à l'un des points névralgiques de toutes les révolutions de l'Allemagne de 1848-1849. Grâce à ses correspondants à l'étranger, le journal recevait et diffusait en plus d'excellentes informations sur les événements en France, en Autriche et ailleurs.

Cet apprentissage politique condensé et accéléré fit de Marx et Engels d'excellents journalistes en même temps qu'il élargissait leur horizon théorique. Le lien entre ces deux aspects, le journalisme d'une part et l'idéologie de l'autre, n'est pas sans problème. Car vues du sommet, les idées *fondamentales* de Marx et Engels n'ont pas changé depuis le *Manifeste*. Les expériences vécues, les faits nouveaux et leur examen plus approfondi ont certes modifié certains points tout en en ajoutant beaucoup d'autres, comme nous l'avons vu dans l'introduction de 1895 d'Engels à propos de l'évaluation du *moment*. Néanmoins, leur analyse économique et sociale de *base* n'a guère changé. Les thèses

1. *Ibid.*, p. 118-119.

d'avant 1848 peuvent même apparaître comme une sorte « d'hypothèse » du socialisme, une hypothèse que Marx et Engels n'ont jamais cessé d'étayer de tous les côtés pour tenter de démontrer en fin de compte sa validité scientifique.

Dans ce sens, les erreurs d'appréciation du *Manifeste* ainsi que beaucoup d'autres n'ont aucune importance. Si depuis la production économique et à travers la lutte des classes, l'histoire doit nécessairement aboutir au communisme, peu important alors les délais et les variations que l'on rencontre en cours de route. La défaite du prolétariat en 1848; l'échec final de toutes les révolutions l'année suivante, de même que tous les hauts et les bas d'un demi-siècle - - tout cela n'est alors vraiment qu'une parenthèse. L'histoire, elle, suit son cours.

Dans cette optique cependant, la période d'apprentissage politique de 1848-1849 n'apporte pas grand-chose si ce n'est la confirmation que les luttes de classes sont infiniment plus complexes, et même confuses, dans la réalité que dans la théorie; qu'elles sont chargées en plus de motivations « étrangères » telles que le sentiment national. Aussi Marx et Engels tentaient-ils d'isoler dans le chaos quelques lignes de force corroborant leurs thèses formulées antérieurement, tout en essayant d'agir par le journal, seul moyen à leur disposition, afin d'accélérer le cours des événements dans la « bonne direction ». Nous en verrons quelques exemples frappants, notamment en ce qui concerne la propagande belliqueuse qu'ils ont dirigée contre la Russie.

Les défaites n'étaient pas à même de les décourager. Au contraire. A ce propos aussi les exemples ne manquent pas. Il suffit de voir comment la défaite

de juin 1848 devient le gage de la victoire future, ainsi que, plus tard, le règne de Napoléon III devient le signe avant-coureur de la révolution.

Dans une optique politique, en revanche, les écrits de 1848-1849 jettent une lumière nouvelle sur la façon dont Marx et Engels voyaient à cette époque l'évolution historique en Europe. Davantage que la révolution sociale, la question des nationalités, étroitement liée à celle de la démocratie, semble dominer la scène qu'ils décrivent dans leurs articles. En outre le sentiment national et la volonté des hommes de même langue et même culture de vivre ensemble apparaissent, autant que les classes, comme des forces motrices de l'histoire. Leur passion pour certaines causes nationales est telle que nombre de leurs articles dans la *Nouvelle Gazette rhénane* semblent entièrement détachés du corps de la doctrine. Certes, il existe toujours une « lecture politique » hautement dialectique qui permet de les rattacher... Comme nous n'y avons pas eu recours, la période de la *Nouvelle Gazette rhénane* nous apparaît plutôt comme une période très pragmatique dans la carrière de Marx et Engels, marquée par un vif intérêt porté aux problèmes des nationalités et de la politique internationale. Les deux jeunes journalistes se trouvaient confrontés à des questions et à des situations nouvelles. Ils y donnaient des réponses parfois entièrement dépourvues de fondement, parfois extrêmement lucides, tantôt conservatrices, tantôt audacieuses, toujours difficiles à intégrer dans leur système d'idées philosophiques, mais jamais ennuyeuses. De cette période sont issues notamment une certaine théorie relative au problème des nationalités ainsi qu'une

autre ayant trait à l'équilibre des puissances en Europe.

Pendant cette première période de concentration, Marx et Engels ont écrit plus de 300 articles dont la moitié environ de politique internationale. Le 18 mai 1849, le journal cessa de paraître et bientôt Marx et Engels durent quitter l'Allemagne. Après un bref séjour en France, Marx s'établit à Londres où Engels le suivit.

Les deux années suivantes, leur activité journalistique devint plus sporadique et lors d'un nouveau départ, en 1851, l'intérêt et l'orientation des deux hommes changèrent. Toutefois, les grands thèmes du combat de 1848-1849 ne devaient plus jamais disparaître de leur horizon. L'insurrection polonaise de 1863, par exemple, provoqua chez Marx une nouvelle flambée d'enthousiasme ayant des répercussions importantes dans sa politique au sein de la Première Internationale. La question russe demeurait, elle aussi, une préoccupation constante pour Marx, comme en témoignent les lettres si souvent — et parfois abusivement — citées dans lesquelles il modifia son premier jugement sur la capacité révolutionnaire des sujets du tsar. Quant à Engels, il ne s'est jamais départi de ses premières analyses et conclusions faites en 1848 au sujet des mouvements nationaux.

Par intermittence, à l'occasion d'événements concrets, les thèmes de 1848 émergent à nouveau dans une optique souvent identique ou à peine changée. Il n'y a, par conséquent, aucune raison de les ignorer ou de les traiter à part, entre parenthèses, comme s'ils faisaient partie d'une escapade de jeunesse gênante, voire un peu honteuse.

Aussi les retrouverons-nous dans les chapitres

consacrés respectivement aux mouvements nationaux et à l'équilibre des puissances.

A partir de 1851, Marx reprit ses activités de journaliste. Cette fois-ci pour dix ans sans interruption et essentiellement en anglais pour le journal *New York Daily Tribune*. L'initiative vint directement de Charles A. Dana, rédacteur en chef qui avait fait la connaissance de Marx à Cologne lors de son voyage en Allemagne en 1848.

Les circonstances de cette collaboration de Marx avec le grand journal américain sont importantes à connaître, ne serait-ce que dans ses grandes lignes. Elles constituent la toile de fond des écrits de Marx sur les plans à la fois biographique et historique. Tout est différent ici des circonstances de 1848-1849. C'était alors la révolution qui avait déclenché douze mois d'activités journalistiques fiévreuses. Cette fois-ci, c'étaient la nécessité — la misère — et le hasard qui faisaient de Marx le correspondant d'un journal du Nouveau Monde. A la tête de la *Nouvelle Gazette rhénane*, Marx puisait librement et abondamment un matériau inépuisable dans la grande vague révolutionnaire. En tant que collaborateur extérieur du journal new-yorkais, il était — nous le verrons — tenu de respecter pas mal de règles plus ou moins contraignantes et devait veiller à ce que ses articles « couvrent » les événements les plus importants du point de vue de son journal.

Il faut se garder pourtant de dramatiser la situation. L'offre du journal était la bienvenue sur tous les plans pour le jeune intellectuel de trente-deux ans. Il n'aurait guère trouvé à Londres d'autres sources de revenu lui laissant autant de loisirs. Faisant en moyenne un article par semaine (près de 500 en 10 ans) pour la *New York Daily*

*Tribune*, Marx pouvait aisément poursuivre ses recherches en vue du *Capital* à la bibliothèque du British Museum où il établit son quartier général pour les trente ans qui lui restaient à vivre. Il touchait d'abord une, puis deux livres sterling (25 puis 50 F) pour un article, c'est-à-dire environ 100 livres (2 500 F) par an, ce qui représentait un revenu modeste, certes, mais sûr.

Au début surtout, son fidèle ami Engels l'aidait à surmonter ses difficultés dans la pratique de l'anglais ainsi que dans la connaissance de certains sujets, notamment militaires. En réalité, Engels écrivit nombre d'articles à la place de Marx. Selon les calculs les plus récents, sur 487 articles publiés en dix ans, 125 auraient été rédigés par Engels, 12 par tous les deux et le reste par Marx seul<sup>1</sup>.

Quant à la liberté d'expression des auteurs, elle semble avoir été généreusement respectée par l'éditeur. Autant qu'il en ressorte de la correspondance, à une ou deux reprises seulement Dana s'adressa à Marx pour lui demander de modifier quelque chose, la longueur d'une série d'articles notamment. En revanche, il refusa d'en publier un certain nombre.

Qu'a-t-il corrigé et changé d'office en tant que rédacteur en chef? C'est une autre question à laquelle, en l'état actuel de la critique des sources, il est impossible de répondre. Réputé pour user largement de son crayon rouge, Dana semble avoir eu en tout cas beaucoup d'estime pour Marx et était, de façon générale, un esprit aussi original qu'ouvert. Ancien membre de la colonie fouriériste

1. *The American Journalism of Marx and Engels. A Selection from the New York Daily Tribune*, edited by Henry M. Christman. The New American Library, New York, 1966, p. 20 (ci-après: *The American Journalism*).

Brook Farm, Dana, en accord avec Horace Greeley directeur du journal, fit de la *New York Daily Tribune* une véritable tribune d'idées avancées. Horace Greeley lui-même était une personnalité éminente de la vie politique américaine et un pionnier du journalisme moderne. Directeur et éditeur de plusieurs grands journaux comme le *New Yorker* et la *Tribune*, il fut le fondateur du Parti républicain puis du Parti libéral républicain; il se présenta comme candidat à la présidence des États-Unis en 1872 contre Grant. En dépit de quelques ombres<sup>1</sup> et de l'opinion pas toujours flatteuse de Marx sur la politique poursuivie par Greeley et Dana<sup>2</sup>, rien de grave ne vint troubler cette

1. Voir correspondance de Marx et Engels dans *Werke*, t. 29 et t. 30. En ce qui concerne l'opinion de Dana voici quelques passages d'une lettre qu'il adressa à Marx le 8 mars 1860:

Cher Monsieur,

(...) Vous avez écrit pour nous constamment, sans une semaine d'interruption dont je me souviens; et vous n'êtes pas seulement l'un des collaborateurs des plus estimés de ce journal, mais aussi des mieux payés. La seule faute que j'ai eue à relever à votre propos a été [le fait] que vous avez fait preuve occasionnellement d'un ton de sentiment par trop allemand (*too German a tone of feeling*) pour un journal américain. Ceci a été le cas en ce qui concerne aussi bien la Russie que la France. Dans les questions qui se rapportent à ces deux, le tsarisme et le bonapartisme, j'ai pensé parfois que vous avez manifesté trop d'intérêt et trop d'inquiétude pour l'unité et l'indépendance de l'Allemagne. C'était plus frappant peut-être à propos de la dernière guerre d'Italie que dans toute autre occasion. J'étais parfaitement d'accord avec vous en ceci : *sympathie avec le peuple italien*. J'avais aussi peu confiance que vous en l'Empereur français, et je croyais aussi peu que vous que l'on devait attendre *la liberté italienne* de lui; mais je ne pensais pas que l'Allemagne ait eu autant de raisons de s'alarmer que vous, en commun avec d'autres Allemands patriotes, avez pensé. (...) Reproduit dans *Werke*, t. 14, p. 679-680.

2. Voir Marx à Engels, 14 juin 1853, à propos de Carey dont le nouveau livre sur l'esclavage (*Slavery at home and abroad*) vient de





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

## miklós molnár : marx, engels et la politique internationale

Philosophes et économistes, sociologues et historiens, Marx et Engels étaient aussi journalistes, brillants commentateurs et théoriciens passionnés des relations internationales de leur temps.

L'auteur, — professeur à l'Institut universitaire des hautes études internationales à Genève et historien de la Première Internationale — présente précisément cet aspect peu connu des activités de Marx et Engels. Il s'est livré le premier à une interrogation globale de leurs textes sur : les guerres et la diplomatie ; les mouvements nationaux et l'Europe ; la Russie ; la Chine ; les États-Unis ; l'univers "asiatique" des pays colonisés.

L'image qui en ressort n'est pas toujours conforme à celle des ouvrages conventionnels ou d'un certain marxisme imaginaire. Fondant son analyse sur la critique des sources, l'auteur n'a pas hésité à bouleverser les idées reçues et à rétablir les véritables concepts de Marx et de Engels ainsi que leur vision à la fois troublante et prophétique de l'avenir.

Extrait de la publication